

Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung
Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat
Band: 11 (1935-1936)
Heft: 19

Artikel: Ricordi della mobilitazione
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-710204>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

pléter sa documentation par la lecture du livre du colonel Pugins sur la Cavalerie allemande à la Marne.

On a reproché à Hentsch de n'avoir pas fait sa tournée des quartiers généraux dans le sens inverse: pour ma part il me paraît au contraire logique, pour régler les mouvements de l'aile marchante allemande, d'avoir pris d'abord des renseignements sur le pivot et sur le centre.

On lui a aussi reproché son retard à Mareuil. Il aurait dû, dit-on, s'y rendre le 8 au soir. Mais à ce moment-là le front d'arrêt de la 2^{me} armée crevait à son aile droite, sur le Dolloir, et la brèche entre elle et la 1^{re} s'ouvrait plus béante que jamais. Les armées franco-anglaises ne s'y heurtaient qu'à de la cavalerie, dont la division Ilsemann en pleine déroute. Hentsch ne devait-il pas prendre avec Bülow des dispositions d'urgence?

Ne lui a-t-on pas reproché même d'avoir dormi cette nuit-là?

Enfin nous ne pouvons passer sous silence une brochure du général Ludendorff, parue à Munich en 1934, dans laquelle l'auteur accuse Hentsch d'avoir trompé le cdt. de la 1^{re} armée en déclarant le 9 à midi à son chef d'E. M. que la 2^{me} armée n'était plus qu'une « scorie », et d'avoir, comme son grand chef, appartenu à la franc-maçonnerie internationale. Enfin Hentsch aurait eu avec lui entre le rapport officiel où sa mission avait été fixée et son départ pour le front, un entretien secret par lequel il aurait pris avec Moltke des dispositions sur les opérations sans en référer au général von Tappen, chef de cette section, ni au Quartier-maître général von Stein, alors absent.

Il plane donc encore un mystère sur cette matinée.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les Chefs du G.Q.G. allemand n'étaient pas nerveusement à la hauteur de leurs adversaires. En quoi tous les auteurs sont d'accord, — c'est le cas des plus violents détracteurs de Hentsch — c'est en affirmant que Moltke aurait dû, sinon se rendre lui-même aux Q. G. d'armée avec ou sans son Etat-Major, du moins y envoyer le chef de la section des opérations avec un message écrit tel que: « Allez aux Q. G. des 1^{re} et 2^{me} armées: empêchez-y tout mouvement de retraite. Si ceux-ci étaient déjà amorcés, faites-le converger sur Soissons. »

C'est une toute autre question de savoir, dit von Kuhl, si du point de vue de la Direction Suprême, Hentsch devait approuver la décision prise en toute liberté par Bülow, ou s'il devait chercher à l'empêcher conformément à la directive qu'il avait reçue. Mais on est obligé de constater qu'il n'a pas outre-passé sa mission. Il ne s'est rendu coupable d'aucune intervention injustifiée dans les décisions du cdt. de la 1^{re} armée et n'est pas responsable de la retraite qui suivit la bataille de la Marne. Celui qui porte la responsabilité de ce qui est arrivé, c'est celui qui lui a donné sa mission, celui qui, à l'heure la plus grave de la campagne, s'en est remis à lui du soin de prendre la décision.

La leçon à tirer pour nous de tout ce qui précède, c'est que nous ne devons pas nous laisser surprendre. Les solutions des problèmes de liaison ne s'improvisent pas, elles se trouvent dans une préparation faite assez tôt. Pour le reste il n'y a pas de règle fixe, comme on a cherché à en établir en affirmant par exemple que la liaison doit se prendre de bas en haut. L'essentiel c'est qu'elle se prenne et pour cela il n'y a pas de mauvais bout. Cela sera tout spécialement vrai dans le cas de liaison difficile qu'offre notre couverture régionale de frontière, où la situation changera d'heure en heure, exigeant la conversation à des distances auxquelles le con-

tact personnel est impossible, et par des moyens matériels très exposés. Là encore l'appareil du commandement signalé au début devra être assez complet pour être sûr, mais pas trop lourd, pour rester souple.

Le meilleur moyen pour empêcher la guerre d'éclater, a dit Foch, c'est posséder une frontière solide, et une armée qui réalise l'équilibre harmonieux du matériel et du moral, sans lequel, si excellente soit-elle, elle ne peut rien contre son adversaire.

Ricordi della mobilitazione

3 agosto 1914.

Alla 1,07 il treno portante i soldati a Bellinzona avrebbe dovuto partire; ma non si mosse sino alla 1,25; era un treno lunghissimo, che arrivava sino sotto il ponte di ferro di Muralto. La folla che salutava i militi partenti era numerosa e commossa, ed era scaglionata dappertutto dove c'era posto su tutta la lunghezza del treno. Abbracciai papà con un nodo alla gola; salutai gli amici che intravvidi, poi via.

Alle 4 pom., ora stabilita per l'entrata in servizio, la caserma era totalmente gremita di militi. Rividi con piacere sul campo il 1^o Ten. A., agli ordini del quale ho già fatto diversi corsi di ripetizione. Con N. T., V. G. e B. e diversi altri locarnesi, ebbimo la buona fortuna di poterci riunire nella sua sezione.

La caserma era gremita, e così pure le adiacenze disponibili; noi fummo accantonati alle scuole nord. Questa prima sera dopo la sortita ci trovammo solo in due o tre, la sera seguente in una dicina in un ristorante fra la caserma e la stazione.

Il 5 agosto sera, i preparativi per la partenza dei battaglioni per il loro destino era completa. Nel pomeriggio vi era stata la solenne cerimonia del giuramento, e qui lascio la parola al cronista della « Cronaca Ticinese »:

« Quanta differenza fra Locarno e Bellinzona! Dalla calma, da una specie di sonnolenza quasi, si passa in mezz'ora di ferrovia, a una esuberanza di attività, a una vera fantasmagoria di armi e di armati. A Bellinzona non c'è tempo di pensare al turbine che si è scatenato in sulla vecchia Europa. Autorità, cittadini, curiosi accorsi d'ogni parte del Cantone son presi dell'orgasmo militare che impera sovrano dalla Caserma, dal Campo, dalle piazze, dalle vie.

E' un visibillio di divise, di pattuglie, di cavalli, di automobili. Il landsturm guarda la stazione e gli edifici pubblici. Sui muri sono avvisi che nella nostra e nella lingua tedesca indicano gli uffici dei diversi reparti del Comando di Piazza. Adesso c'è anche l'ufficio della Stampa, il quale ha già diramato ai giornali istruzioni severe, perchè in fatto di mobilitazione, dislocazione, trasporti, sussistenza non sia nulla pubblicato che non porti il visto dell'ufficio stesso.

Il gran fatto del giorno sarà la cerimonia del giuramento che al Regimento ticinese sarà deferito dal Capo del Dip. militare on. Borella.

Ma fin dall'alba i tre battaglioni hanno preso domicilio nel campo militare. In quella vasta platea attendono in diversi gruppi le nostre milizie a svariate faccende.

Nessuno si sgomenta de' dardi del sole che cadono infocati: ma verso il mezzodì prende a funzionare con intenzioni benigne un de' soffietti caratteristici della Turrita.

Qui una Compagnia seduta in sull'erba attende alla istruzione che le viene impartendo il proprio capitano.

Là è un'altra Compagnia che ondeggia in breve esercizio. Riposano i più nella noia della lunga attesa. I signori medici fanno gruppetto a sè. Passano ad ogni tratto staffette e ufficiali superiori che corrono da un battaglione all'altro.

Barbitonsori di ogni età recidono a più non posso le chiole della milizia. Ciabattini tempestano di chiodi le scarpe destinate a lungo e rude cammino. I muletti in ordinata fila agitano stizziti il capo, la coda, i piedi nella difesa contro le mosche. Sonnacchiano appoggiati ai carriaggi i conducenti. E la sponda del canale che costeggia il piazzale della caserma è sempre occupata da soldati intenti a lavacri di pulizia.

Ed ecco il parco de' cavalli. Poco lungi del recinto sono le tende delle Commissioni di stima. All'entrata del parco, il veterinario in capo, dopo un esame sommario delle bestie, le destina o all'ufficio di trainare vetture o a quello di offrire la groppa ai cavalieri. Saranno oltre 1200: belle bestie in generale... Qualche nitrito. E il destriero impaziente della ... pugna.

Nel pomeriggio militi e ufficiali vestirono la divisa di parata. Comparvero le musiche ed i tamburi. I tre battaglioni si schierarono in colonne serrate. Scintillarono le baionette.

Apparvero le bandiere. Sfilarono innanzi alle truppe al monotono suono delle fanfare salutanti. E le truppe anch'esse salutavano.

Ogni bandiera con la sua guardia speciale occupò il centro del suo battaglione. Quindi si formò un quadrato aperto ad ovest. E nel quadrato entrò lo Stato Maggiore, di fronte a una tribuna eretta per la circostanza.

Alle 4 una piccola comitiva si avanza. Veggo in essa l'on. Borella in guanti gialli e capello di paglia.

Molta folla circonda il campo militare. La Musica intona la sua nenia di saluto. I militi si mettono sull'attenti. Adesso l'on. Borella è salito sulla tribuna e parla. Dice della campana a stormo che chiamò gli uomini della libera Elvezia — la nostra cara famiglia unita sempre nella buona e nell'avversa fortuna — non già per rintuzzare nessuna offesa, nè per desiderio di conquista, ma per la difesa della nostra neutralità.

Vegli la buona stella della nostra diletta nazione perchè nessuno dei tesori che ci furono tramandati dagli avi ci sia conteso in quest'ora in cui l'Europa giace sotto la cappa di piombo di milioni di armati in lotta. Ma se la minaccia oserà toccare i nostri confini, voi le armi vostre potenti certo userete da valorosi, nella difesa del nostro buon diritto. Voi seguirete il vostro distintissimo generale in capo — voi scriverete nella storia una nuova pagina a caratteri d'oro della virtù esemplare del soldato svizzero.

Non è questa l'ora di vane parole. Fatti loquenti ci vogliono. A voi il voto del paese tutto che possiate tornare alle vostre case con la testa alta per aver compiuto tutto il vostro dovere! Viva la Svizzera!

Tale il sunto del discorso dell'on. Borella. Seguì la lettura degli articoli paurosi del Codice di guerra. E finalmente, poi che fu ordinato ai soldati che si togliessero il kepy e che il fucile afferrassero con la mano sinistra, e la destra levassero con ispiegate tre dita, l'on. Borella pronunciò la formola del giuramento — cui risposero le milizie in tono grave solenne — « Giuro »!

La cerimonia era finita. »

Prima di partire ci erano state consegnate ad ognuno 120 cartucce a palla, una scattola in latta con-

tenente la fasciatura individuale, e, particolare macabro; un rettangolo d'osso o celluloido da attaccarsi al collo con sù scritto il nome, la Compagnia e il Battaglione, onde riconoscere i militi raccolti cadaveri dopo il combattimento.

Si motteggiava e rideva fra i soldati ad ognuno di questi nuovi preparativi, ma si sentiva però un brivido freddo correr giù per la schiena, si pensava con desiderio intenso a tutti i carissimi lasciati a casa, agli affari, a tutte le cose buone che offre la vita normale, anche quando si osa chiamarla « da cane » e si aspettava la peggio, nell'unico refrigerio alla mente, che si era in tanti. (Continua.)

G. P.

La scienza e la guerra futura

Si fa colpa alla scienza di rendere, colle sue continue scoperte, le guerre del domani più crudili e sanguinose. Ciò potrebbe essere un grande errore. Quando il combattente non sarà più concepibile che al comando di una macchina, il progresso avrà dato allora la prova di aver moltiplicato l'efficienza degli eserciti, riducendo in pari tempo il numero delle perdite umane. Si intende qui naturalmente la guerra vera e propria, e non coinvolgente le popolazioni.

Le future battaglie terrestri si svolgeranno fra corazzate di acciaio che, ordinate in file od in colonne muoveranno le une contro le altre tentando lo sfondamento o laggiramento? La guerra divenuta da acciaio, eliminerà lo sforzo muscolare dell'uomo per asservirsi solo al cervello? La scienza riuscirà a meccanizzare quasi integralmente i conflitti?

Se sì, si potrà anche pensare che il progresso scientifico riuscirà un bel giorno ad eliminare completamente l'uomo dal teatro della battaglia. Conviene esaminare il fattore meccanico connesso ad un'altro importantissimo: Il fattore radio. Le applicazioni delle invenzioni realizzate in questo dominio hanno dato risultati sbalorditivi si da far pensare ad orizzonti sempre più vasti. Chi avrebbe mai pensato pochi anni or sono che colle onde radio, di lunghezza inferiore ad un metro, si sarebbe riusciti a guidare una nave nella foschia per agevolarne l'ingresso in porto? Chi avrebbe accettato l'ipotesi, oggi realtà, che le microonde avrebbero guidato un aeroplano od un sottomarino senza l'ausilio del pilota? La condizione della stabilità di volo è stata risolta applicando al velivolo un dispositivo automatico fondato sul principio del giroscopio. Il problema del comando integrale, a distanza, dell'apparecchio è stato studiato in modo da ottenere la partenza, la quota, la discesa, l'atterraggio.

Ciò può essere attuato con un ricevitore ad onde corte a sei diverse lunghezze, ognuna delle quali agisce su di un comando ben definito. Due, agiscono sui timoni di direzione; due, sui timoni di profondità, e due servono per il volo orizzontale e per la picchiata. L'esperimento si completa in questo modo: La stazione trasmittente emette una certa lunghezza d'onda; allorchè la radio-ricevente di bordo riceve l'emissione, genera una corrente che amplificata agisce sui comandi. Avremo dunque navi, aereoplani, carri armati senza piloti, senza mitraglieri, senza cannonieri? È da notare che conviene installare su ogni unità di guerra (nave, velivolo, carro armato, autoblindata) tanti motorini elettrici quanti sono i meccanismi da far funzionare (timoni, motori, dispositivi di sparo ecc.). Ammesso che si riesca ad estendere il risultato dell'esperimento, sarà possibile dirigere con le sole onde radio carri armati contro carri armati,